

## SUR L. S. MERCIER.

---

LA critique ne peut guère se présenter sans que celui qui en est l'objet ne lui trouve quelque chose de désobligeant, du moins au premier abord; il importe donc qu'elle paraisse justifiée par de fortes considérations, par des motifs qui l'affranchissent de certaines convenances ordinairement inséparables de la susceptibilité, ou même de la délicatesse de l'honneur. Elle ne cesse de ressembler à une offense que si elle devient nécessaire, ou dans l'intérêt de la vérité, dès que la question est sérieuse, ou du moins dans celui de l'art, quand il s'agit des écrits agréables : elle manquerait de dignité, ou même d'excuse, si on avait la faiblesse de s'y livrer pour rabaisser le mérite d'un concurrent, et pour faire ressortir quelques avantages qu'on croirait avoir obtenus sur lui.

C'est ce qu'a très-bien senti M. de J., un des plus ingénieux écrivains de notre temps. Si dans quelques passages qu'on lui attribuait à la vérité, mais qui, souvent reproduits, périssaient chaque fois dans les feuilles dont l'existence est journalière, l'on rendait peu de justice à l'auteur du *Tableau de Paris*; il en est parlé autrement par M. de J. lui-même dans une occasion un peu plus solennelle, en tête des œuvres du Solitaire, le moins rébarbatif dont fassent mention les annales de la vie érémitique. Que je plains, disait Mercier, il

y a un demi-siècle, comme s'il eût prévu que quelques personnes s'occuperaient assidument de le déprécier, que je plains ceux qui glissent sur le beau d'un ouvrage et ne savent point s'en nourrir ! La critique n'est permise qu'aux hommes en qui les lumières, le discernement et la probité ne sont altérés par aucun intérêt personnel.

Le triste besoin de montrer de l'esprit aux dépens même de ceux à qui on devrait des égards, avait fait chercher dès long-temps un prétexte dans quelques provocations de cet auteur, moins prudent que malin. Les adversaires de Mercier n'ont pas été désarmés par la bonté de son caractère obligeant, dit-on, jusqu'à la faiblesse, et leurs attaques, quelquefois peu décentes, n'ont pas même été suspendues à l'époque fatale que son heureuse constitution paraissait devoir reculer. Il succomba en 1814, le 24 avril; depuis trois semaines il avait cessé de dire : Je vis par curiosité. Dès le commencement de mai on le critiqua, ou plutôt on insulta à sa mémoire dans un journal estimé, dont le public ne devait pas attendre de semblables écarts.

L'ancien Mercure du moins n'avait été que sévère, la même année, en parlant du Tableau de Paris, du vivant de l'auteur. « Ces douze volumes, avait dit le Mercure, sont bien longs; on y trouve des trivialités et des pages éloquentes; des réflexions utiles et de vagues déclamations; l'art d'observer et de peindre, mêlé à l'art de tout gâter. » Il faut l'avouer ici, Mercier a paru manquer de goût, et c'est peut-être surtout parce qu'il a manqué de patience; d'ailleurs il était plus près que nous du temps où on exigeait moins d'art, moins d'attention. Une certaine école, un peu

trop romantique, a suscité ces nouveaux scrupules ; en tout genre, il est à craindre que des folies répétées ne diminuent l'indulgence de la sagesse. Une sorte de singularité semblait permise il y a un demi-siècle ; on ne craignait pas de tomber dans l'extravagance ; des hommes d'esprit n'en avaient pas donné l'exemple. Les bizarres compositions qui désennuient maintenant, ou qui agitent beaucoup de personnes, n'auraient pas été encouragées alors par cette vogue burlesque.

Si les volumes se multiplièrent trop sous la plume facile de Mercier, n'oublions pas que les circonstances auxquelles il avait le malheur de céder, provenaient en grande partie de sa générosité même : il s'était borné volontairement aux ressources qu'on porte avec soi en tous lieux, et il a justifié cette assurance. Si quelquefois il a tiré de son talent tout le parti possible, une pensée dominante n'en a pas moins ennobli ses travaux ; il s'est toujours efforcé de dire des choses utiles, et, malgré quelques erreurs, ce qu'on aperçoit le plus constamment dans ses écrits, c'est le but moral.

Mercier n'est pas le seul écrivain distingué dont le temps ne puisse consacrer tous les écrits. En oubliant ceux dont peut-être il eût dû faire l'utile sacrifice, s'il eût préparé une édition définitive, les vrais littérateurs le placeront sans difficulté parmi les auteurs du second ordre, dans l'un des quatre siècles les plus brillans de la studieuse Europe. Marmontel ou Raynal, La Harpe, Fontenelle et Vauvenargues le recevront dans leurs rangs honorables. Il avait autant de sagacité dans l'esprit que d'amabilité dans le commerce de la vie, selon l'expression de madame Roland. Il était

dans la force de l'âge et du talent, lorsque Voltaire et J. J. cessèrent d'écrire, et Montesquieu ne vivait plus.

Écrire est souvent un soin laborieux, ou même une tâche pénible. Pour d'autres c'est une simple, une libre jouissance; ils l'assurent du moins, et on les croit lorsqu'on parcourt leurs ébauches dénuées de sens et de force, et chargées d'ornemens, faute de poésie réelle. Si pourtant cette sorte d'inspiration, à laquelle on trouve agréable de se borner, est soutenue par des intentions droites, elle devient plus énergique, et elle supplée en partie à la persévérance que demanderait le génie même; il en fut ainsi chez l'auteur qui a travaillé le plus commodément, pour ainsi dire, chez l'ingénieux prosateur auquel on doit vingt drames, dont plusieurs sont fort estimés, et cinquante volumes, dans la plupart desquels se trouvent des morceaux d'un mérite incontestable.

Il n'a pas été accablé comme Rousseau et comme tant d'autres par ses travaux littéraires; il joignait, au désir même de la renommée, une sorte d'insouciance. Mais pour bien apprécier un art, consultera-t-on seulement la difficulté? Sans doute la nature veut que nous nous exercions, et elle a rendu séduisant ce qui est difficile; mais le point essentiel sera toujours de dire des choses vraies dans l'intérêt de tous. Il convient aussi de les dire d'une manière remarquable, puisqu'il faut les faire écouter; mais celui-là ne les a pas présentées sous des formes très-malheureuses, qui s'est fait lire généralement après tant d'écrivains des deux derniers siècles: il a connu les dispositions de ses contemporains. S'il y a beaucoup de force à ne pas se conformer aux penchans littéraires de la généra-

tion présente, il faut au moins de l'esprit pour les bien voir : il faut quelque chose de plus pour se ménager de longs succès, tout en se gardant de flatter son siècle, « au lieu d'envisager l'auguste série des siècles à venir. »

De la précipitation dans le style et dans les choses, des raisonnemens faibles quelquefois, et même des contradictions, des allégories assez longues, et dès-lors un peu froides, des songes nombreux, quelques romans oubliés et trop dignes de l'être : voilà ce qu'on peut reprocher à l'auteur des deux Tableaux de Paris et de l'An deux mille quatre cent quarante. « Homme inégal, disait le Journal du commerce en 1818; homme inégal sans doute, mais qui eut beaucoup d'audace, de pénétration, de sagacité dans l'esprit, et bien plus que des bouffées de talent, expression assez plaisante dont on s'est servi à son égard. »

Mercier n'était pas distingué seulement par l'originalité de ses talens. Une belle physionomie, un regard fin, mais conciliant et bon, et les mots heureux dont sa conversation était remplie, le caractérisent dans la mémoire de ceux qui l'ont aimé, c'est-à-dire de tous ceux qui l'ont connu particulièrement.

Mercier avait été forcé de s'expatrier; mais ce souvenir ne lui fit pas oublier la modération sans laquelle il n'est point de principes politiques dont on n'abuse dangereusement. Bientôt la Convention le vit au nombre de ceux de ses membres qui protestèrent avec énergie contre des excès imprévus; et nul n'a désiré plus franchement que nos neveux démêlassent ces trames que suivirent tant de calamités. Une longue détention, partagée avec soixante-douze de ses collègues, honora son cou-

rage ; mais il n'était pas orateur, et il eut peu d'influence, soit dans cette assemblée, soit au conseil des Cinq-Cents.

On a inscrit au nombre des athées l'auteur du chapitre intitulé : *De Dieu* (1), et de tant d'autres passages où il est parlé de la divinité en des termes qui n'ont rien d'équivoque. Il a protesté contre cette calomnie maladroite, dont il riait quelquefois comme d'une extravagance.

L'An deux mille quatre cent quarante, commencé en 1768, et qu'on put imprimer en l'an VII, tel qu'il l'avait été plusieurs fois avant la révolution, annonçait l'affranchissement de l'Amérique et de la Grèce, ainsi que d'autres événemens que nul autre auteur n'avait alors entrevus d'une manière aussi distincte. Quand nos journaux parlent des arts de l'Europe, cultivés aujourd'hui dans les îles du grand Océan, lorsqu'ils donnent les titres des feuilles périodiques du Chili, on se rappelle aussitôt le quarante-deuxième chapitre de l'An deux mille quatre cent quarante ; mais l'auteur n'a pas rencontré aussi juste en disant, dans le Tableau de Paris, que le Louvre ne serait jamais achevé. On l'achève, et cela est de bon augure ; il paraît que les Français se lassent de laisser imparfaites leurs entreprises les plus généralement approuvées.

Ce dernier ouvrage, presque aussi original que l'An deux mille quatre cent quarante, eut encore plus de célébrité. Il fut publié en 1782 ; le nord surtout en

---

(1) Ce chapitre, que des longueurs affaiblissent et qui néanmoins est très-digne d'attention, se trouve dans l'An deux mille quatre cent quarante, édition de 1785.

gardait la mémoire, mais Paris est tellement changé, qu'à plusieurs égards ce tableau paraît être d'un autre siècle. Toutefois, ce genre d'intérêt a aussi son importance, et Mercier lui-même a dit vers les derniers temps : « Je fixai dans cet ouvrage des couleurs bizarres, légères, fugitives, et qui sans moi seraient peut-être à jamais effacées. »

Un autre recueil, celui qui a pour titre : *Mon Bonnet de nuit*, se compose de morceaux absolument détachés ; il eût été naturel d'y joindre des mélanges qui furent imprimés à la suite de l'*An deux mille.*, et parmi lesquels on remarque la première partie du *Philosophe du port au blé*. Le *Bonnet de nuit* contient d'excellentes réflexions sur l'histoire et sur l'imprimerie, sur les hypothèses relatives à la génération et sur les femmes laides ; enfin sur les sujets les plus variés.

Quand Newton, avait-il dit, reconnaît dans les mondes qu'il a comptés et pesés, la présence de l'Éternel Géomètre, quand il lui adresse une hymne, quel pontife ! Mais plus tard, en combattant le système astronomique de Copernic et de Newton, Mercier a traité l'illustre Anglais de mystificateur. L'épithète parut irrévérente, et pourtant Mercier ne s'élevait que contre l'attraction ; il n'aimait pas non plus le calcul de l'infini, mais loin de contester le respect dû à Newton, il se plaignait seulement qu'on eût fait d'un homme « un nouveau Sérapis, un soutien des fondemens de l'univers. » J'admets la géométrie, ajoutait-il, mais non les écarts des géomètres ; je ne suis nullement persuadé qu'on ait trouvé les lois du mouvement de tant de milliers de mondes ; le sublime architecte de cette machine immense s'en est réservé le secret.

Plus loin, Mercier se livre à une conjecture qui vaudrait bien qu'on s'y arrêtât, si l'espace le permettait; il suppose que les distances des astres ne sont qu'apparentes en grande partie. Ce sont, poursuit-il, des réfractions ménagées par la nature qui, véritablement puissante, doit être magnifique à peu de frais; elle a voulu que chaque portion parût douée de l'immensité qui ne convient qu'au tout.

Dans cet ouvrage, Mercier a manqué de connaissances bien plus que d'esprit; il ignorait trop les mathématiques pour peser les probabilités admises par Newton, Képler et Lagrange; il a su réunir ou imaginer des objections très-raisonnables; mais il en a hasardé beaucoup d'autres dont les moins mauvaises sont extrêmement vagues. C'est un malheur qu'il ait fait à cet égard un traité, au lieu de se borner à quelques plaisanteries; il n'eût pas eu les rieurs même contre lui, et les savans lui auraient pardonné. C'est le parti qu'il prenait au sujet des uranolithes. « Toute la nation algébrique voulut, dit-il, en avoir des échantillons. Le gouverneur de la lune en envoya sous cachet, *ne varietur*, aux sociétés savantes de l'Europe. Bientôt les demandes des curieux se multiplièrent, et pour calmer leur impatience, le fournisseur annonça que le volcan de la lune étant sans cesse en éruption, il en attendait des cargaisons. »

Avant d'entreprendre ce singulier ouvrage, Mercier s'était déjà déclaré contre les calculs transcendans et contre les démonstrations astronomiques, dans des satires, inégales sans doute comme la plupart de ses écrits, mais où l'on trouve quelques vers fort remar-

quables. Dans la seconde satire, il est dit de l'ordre qui règne dans les cieux :

..... Ces nombreux accords,  
Loin de nos yeux mortels, ont leurs secrets rapports.  
Mais dans ses profondeurs un jour toute élancée,  
Souveraine des temps, vivra notre pensée.

.....  
Nous nous rappellerons le roman de la vie,  
Et, dans ses hauts efforts, le néant du génie.

Mercier a laissé deux ouvrages qui appartiennent spécialement à la politique, le *Nouveau Paris* et les *Notions claires sur le gouvernement*. Quatorze ou quinze autres écrits complètent la liste de ses œuvres en prose; il en est dont on pourrait extraire divers passages dignes d'être conservés; mais il en est aussi de très-faibles, ceux entre autres par lesquels il est entré dans cette longue carrière: il avait seize ans lorsqu'il composa *Izerben*, et les *Fictions morales* sont aussi fort anciennes.

Son théâtre devrait être l'objet d'un article particulier. Il n'a pas fait moins de trente drames ou comédies, en comptant les pièces qu'il ne destinait pas à la scène, ou qui même étaient destinées à n'y point paraître, telles que *Louis XI*, *Philippe II* et la *Maison de Socrate*. Les plus estimées de toutes paraissent être *l'Indigent*, *l'Habitant de la Guadeloupe*, *Jean Hennuyer*, *Natalie*, la *Brouette du vinaigrier*, *Jenneval* et le *Déserteur*. L'auteur aimait particulièrement *Jenneval*, *Jean Hennuyer*, la *Brouette* et *Montesquieu à Marseille*.

Cette notice trop resserrée est un peu aride; cepen :

dant il faut la terminer. Je regrette de ne pouvoir citer, du moins, un morceau sur la charité, qui plairait beaucoup à l'auteur; et je suis forcé de renvoyer les lecteurs aux œuvres complètes de Mercier.

DE SENANCOUR.